

Opinion



Michel Wautelet

Prof. e.r. UMon

■ On produit aujourd'hui environ 440 millions de tonnes de plastique (soit 55 kg/humain) par an. Selon l'OCDE, si rien ne change, cette production annuelle aura triplé en 2060. Comment inverser la tendance?

breux secteurs industriels sont aussi concernés. Le bâtiment (isolation, châssis), l'automobile (tableaux de bord, sièges, câblage, sécurité), le commerce (emballage, froid), l'électricité et l'électronique (câblage, revêtements, écrans, claviers), etc. Tous ces secteurs devront se réinventer. Comment?

Des solutions existeraient. Selon une étude du PNUE (Programme des Nations Unies pour l'Environnement), on pourrait diminuer la production de plastique de 80% d'ici 2040. Pour y arriver, il faudra (it) que les pays et entreprises effectuent des changements profonds, notamment via la transformation du marché en faveur de la circularité. Les changements majeurs concernent la réutilisation (produits réutilisables), le recyclage, la réorientation et la diversification (remplacer le plastique par autre chose). On s'en doute, ces changements seront coûteux. Mais, à terme, ce sont de nouveaux secteurs d'activité qui seront développés, avec de nombreux emplois nouveaux à la clé. Des négociations internationales sont en cours, même si elles sont moins médiatisées que les Conférences pour le climat (COP).

Il en va de la question des plastiques comme de celle des changements climatiques et de la biodiversité. Cela fait plusieurs décennies que les scientifiques ont commencé à lancer l'alerte. Des solutions existent et sont connues. Mais les choses changent trop lentement. Les raisons sont partout les mêmes: procrastination des politiques plus intéressés par le court terme et leur ré-élection que par le long terme; influence de puissants lobbies; réticences au changement et incompréhension des citoyens devant la complexité des problèmes.

Il faut pourtant avancer. Plus on tarde, plus ce sera difficile, douloureux et coûteux. Et c'est un combat à mener main dans la main avec les gens qui luttent pour le climat. Ces combats ne sont pas distincts. Il s'agit de la même planète, de la même vie.

→ Titre de la rédaction. Titre original: "À quand le pic du plastique?"

ENTRETIEN

"L'injustice est incompréhensible, mais nous ne devons pas baisser les bras"

■ À Manille, des centaines de milliers d'enfants vivent dans la rue. Depuis 25 ans, Matthieu Dauchez et l'association Anak TNK essaient de les sortir de la misère.

Entretien Bosco d'Otreppe

En 1998, un peu par défi, un peu par orgueil – raconte-t-il aujourd'hui –, Matthieu Dauchez arrive à Manille avec deux autres amis séminaristes. Versaillais bon teint, âgé de 23 ans, il est alors saisi par la souffrance qu'il découvre dans la capitale philippine et décide d'y rester. Entre 250 000 et un million d'enfants (selon les sources) y vivent en effet dans les rues, abandonnés de leurs parents ou pour fuir la misère dans laquelle est plongée leur famille. Là, c'est l'alcool, la violence, la drogue ou la prostitution qui deviennent leur quotidien. Ordonné prêtre quelques années plus tard, Matthieu Dauchez dirige aujourd'hui la Fondation Anak TNK qui rassemble 200 employés, éducateurs, psychologues, assistants sociaux pour offrir à ces enfants l'accès à l'éducation, la santé, la nutrition et la protection. "Au début, souligne-t-il, je pensais que le travail serait facile, qu'il suffirait d'un toit et de nourriture pour aider ces enfants à se remettre debout. Ce n'était pas vrai. L'abus sexuel et la prostitution dont beaucoup sont victimes laissent dans le cœur des blessures indélébiles. Ils sont considérés par les adultes comme des objets bons à être utilisés comme bon leur semble. Ce sont ces blessures que nous cherchons à panser, mais c'est le travail de toute une vie."

Comment vous y prenez-vous?

Nous cherchons d'abord à leur offrir un cadre protecteur et aimant. Ensuite, il y a tout un travail qui est réalisé avec les psychologues pour remettre ces enfants debout, en fonction de leur histoire. Nous soignons enfin une dimension spirituelle puisque je suis convaincu, avec ma foi, que nos réponses sont bien fragiles et que seul le "Bon Dieu" peut guérir des cœurs si blessés.

Vous êtes prêtre: comment comprenez-vous ce mal? Comment Dieu permet-il cela?

La question du mal est une question qui me taraude. Quand le mal touche les plus innocents, on est au cœur d'un scandale incompréhensible. On sait aussi que des hommes d'Église ont été les instruments de ce mal, ce qui démultiplie encore l'incompréhension. Je continue à ressentir cette colère, et je ne peux apporter aucune explication, mais je tiens à distinguer l'explication et la réponse. Nous ne comprenons pas, mais nous ne devons pas baisser les bras, nous pouvons apporter une réponse; de la compassion, du pardon, de la joie. Notre devoir est

non pas d'abdiquer, mais de répondre au mal, aussi mystérieux soit-il.

Voici 25 ans que vous êtes à Manille. Comment tenez-vous au jour le jour?

À titre personnel, j'ai deux moyens très forts. Le premier est la prière. Elle m'est vitale. Je suis persuadé que je ne tiendrais pas sans l'aide de Dieu. Le deuxième est qu'on a la chance d'être portés par des enfants qui expriment une joie authentique. Nous puisons dans cette joie. Enfin, j'ajouterais une chose. Souvent, nous disons que l'espoir est le fruit de la résilience, mais je pense plutôt que la résilience est le fruit de l'espérance. Vous voyez, cela va changer complètement ma manière de travailler auprès des enfants. Je vais accepter d'être un instrument inutile, impuissant devant les malheurs qui viennent toucher les plus innocents, et je suis persuadé que notre mission la plus fondamentale est d'ancrer les enfants dans l'espérance qui est, pour moi, l'amour que Dieu leur porte.

Si l'espérance qu'ils sont aimés de Dieu est la source de la véritable résilience, que dites-vous à quelqu'un qui n'a pas la foi? Il n'est pas capable de résilience? Absolument pas. Je suis convaincu que toute personne qui écoute profondément son cœur sait que sa vocation la plus profonde est d'aimer et d'être aimé. Et qui comprend cela est ancré dans cette vérité pleine d'espérance qui permet à chaque personne, même la plus blessée, de commencer à se reconstruire. Les personnes qui viennent à la fondation

sont impressionnées que ces enfants qui ont été privés de tout, et notamment de l'amour d'un papa et d'une maman, puissent avoir des visages rayonnants. Je sais que c'est parce qu'ils ont une grande soif d'aimer et d'être aimés. Dans nos pays occidentaux, nous ne pouvons pas perdre cette soif.



Matthieu Dauchez

Prêtre, directeur de la Fondation Anak TNK

Un des rôles clés de la résilience, dites-vous, c'est celui du pardon. Pourquoi?

Il y a quelques années, nous avons accueilli une jeune fille qui avait été abandonnée par sa maman, car elle souffrait d'un léger handicap. Durant quinze ans, la Maman n'a jamais donné signe de vie avant qu'une éducatrice de la Fondation parvienne à la contacter sur les réseaux sociaux. Quand elles se sont retrouvées, nous avons assisté à une scène extraordinaire. C'est cette jeune fille qui avait été abandonnée qui s'est approchée et a serré sa maman dans ses bras pour la consoler. C'est cela la force du pardon: il renverse tout. On a dit à ces enfants qu'ils n'étaient pas dignes d'aimer et d'être aimés et, par le pardon, ils viennent crier à la face du monde que leur cœur est digne des plus grands sommets.

→ Ce mercredi 18 octobre à 20h, dans l'église Notre-Dame de Stockel, Matthieu Dauchez donnera une conférence intitulée "Résilience et espérance". Entrée libre et sans réservation.